

Orlando Guersoa



Les ans sentent
l'urine

Elle est bien là
L'indigestion d'écrire
Le trop plein de ressentir
La fatigue du tour des choses
L'usure infinie de l'osmose
Il m'en tombe les bras
De tant vécu
Si vite
Si fort
Goinfré
Empifré
Consummé
Brûlé
Qu'il ne reste plus rien
Ni rien à dire
Ni rien à faire

La vie s'arrange toujours pour ne pas se
faire regretter

© Jean Paul Leclercq 2015 no print no copy

Indolence
Sans joie
Ni douleur
Juste rien
Un long rien qui dure
Un bâillement du temps
Un regard vide sur les nuages gris
À travers la vitre
Celle qui sépare de la vraie vie
Celle qui est déjà passée
La main se tend
Et se referme sur un morceau de vide
Le temps qui reste s'est fait paisible
Et superflu

Le soleil viole la fenêtre
Le coq chante
La douleur aussi
Elle court
Elle reprend possession
De la nuque
Des épaules
Des doigts
Des hanches
Du pied
La journée sera normale
Il est sept heures
Et soixante-quinze années

J'ai failli t'écrire
Tant de fois
À quoi bon
On ne revient jamais dans ses traces
Sinon pour les brouiller
Demande au renard
J'ai failli
Et c'eût été en effet une faillite
J'ai bridé ma main
Je t'ai coulée de force dans le bronze du
souvenir
Stélisée
Dans les cimetières de la mémoire
J'irai t'y rendre visite
De temps à autre
Plus tard
Le temps ne coule pas à l'envers

demain

je vois des gens

des qui vivent

des qui courent à leurs affaires

je ne sais pas si je vais les envier

je ne sais pas comment je vais le supporter

moi

je m'enterre

déjà

parce que c'est le seul endroit

où ils me foutront la paix

je ne suis plus très sociable

je cause aux morts

et il paraît

que ça ne se fait pas

que je fais peur

moi

le vieux goéland

Partir

C'est long

La fin des choses s'éternise

C'est un coucher de soleil d'été

Un naufrage lent du soleil

La nuit ne vient pas tout de suite

On a droit

Avant

À la satisfaction du regard

Tant qu'il fonctionne encore

À l'illumination réitérée de la fenêtre

Au creuset d'or de rubis et de pêche étalé
sur l'horizon

À la danse fantasmagorique des vers

luisants dans l'entre chien et loup

Juste avant

L'extinction des feux

Je ne sais pas ce qui m'a pris
J'ai regardé le ciel bleu morcelé à travers le
feuillage
Et j'ai piqué un fou rire en pensant à quand
je ne le verrai plus
En même temps
J'aimais d'amour
Avec l'âme et les tripes
La danse thaï des branches sous la brise
Et toute cette fantasmagorie
Dont je suis
Et qu'il faudra
Quitter
On se gonfle le coeur comme on peut
Ça donne envie d'embrasser quelqu'un
La première venue
Et peut être même de la baiser là
Sous l'arbre

Si je le pouvais encore
Et si je n'étais pas
Trop répugnant

© Jean Paul Leclercq 2015 no print no copy

On ne voit pas le temps passer
Mais le temps
Lui
Nous regarde
Comme une vache qui regarde passer les
trains
Et il roule vite notre train
Même si
Par la portière
Défilent les plus somptueux paysages du
monde
Fugitifs et fantasmagoriques
Nos yeux
Eux
Persistent
Ils ne rejoindront l'éphémère que plus tard
Quand il sera trop tard
En attendant

Tourne

Tourne

Tourne

Le praxinoscope

À l'infini

© Jean Paul Leclercq 2015 no print no copy

j'ai failli crever
aujourd'hui
ça aurait pu être hier
ou demain
mais non
il fallait que ce soit maintenant
comme ce sera maintenant quand je ne
faillirai pas

en attendant
j'ai survécu
je nargue
c'est dérisoire
mais tellement humain
tellement digne
et rien que ce mot me fait rire

on sait tous

depuis le début
ce qui nous attend
mais on vit
comme si de rien n'était
et que faire d'autre
sinon finir tout de suite
comme certains
par impatience
comme on avance un rendez-vous chez le
dentiste
pour abréger l'attente

je chante
ça ne m'était plus arrivé depuis des années
c'est un effet de l'imminence
et de la liberté

La mer

La mer

L'amertume

Je n'aime pas la mer

On y envoie les vieux se refaire une santé

Comme si on se refaisait de l'âge

Je ne me repose pas

Dans cette maison de repos

J'enrage

J'emmerde le monde entier

Et tous les poissons

Et tous les pêcheurs

Et cet iode qui pue

J'étais certain de mourir face à la montagne

Face à la majesté d'un pic enneigé

Face à quelque chose qui me tire vers le

haut

Au lieu de quoi

L'horizontale

Cet infini plat

Et vide

Dans quoi se dissoudre

L'image la plus moche de la mort

Le liquide amniotique à l'envers

Le jus de la décomposition

Mon stylo pour un train !

Un train pour le Mont Blanc !

Peu à peu

Les jours deviennent semblables aux jours

Peu à peu

Le temps

Qui est changement

S'annihile

Peu à peu

Le tableau se fige

Sur des minutes prises de rigidité
cadavérique

Mes articulations se raidissent

Et ma fenêtre est mon seul regard

Je sens enfin au delà

Je me doute de l'infini

J'embrasse l'envers de l'illusion

Triste comme pluie de novembre
Et pourtant satisfait d'être encore là
Même pour geindre avec le vent
Même pour pleurer le crachin
Même pour assister
Ivre d'ennui
Au spectacle de mon déclin
À l'approche du n'être pas
Faire mon premier pas
Vers le rien
Puis mon dernier repas
Végétarien
De racine
De pissenlit
Et mourir
D'indigestion

J'aurai porté mes souliers jusqu'au bout de
la route

J'aurai usé mon froc jusqu'à la corde
Et porté ce grand chapeau pour préserver
Mon précieux cerveau

Tout ça pour parvenir enfin
Ivre de liberté

À décider de vivre nu

À ne plus me cacher

À ne plus faire que ce qui me plaît

Parce que

Sur le chemin de la mort

Comme il ne peut rien arriver de pire

Tout est ludiquement dérisoire

Je me suis encore endormi
En plein jour
Je ne devrais pas
Je gaspille ma précieuse conscience
Il n'en reste plus tant
C'est un niveau dans un bocal
Et on commence à voir le fond

Quand je me suis réveillé
Le coq chantait
La verdure explosait
Les oiseaux chipotaient
Le ciel s'étirait

Je me suis étiré aussi
Et je me suis dit que c'était bon
D'être encore là
Avec

Cette douleur lancinante au pied droit

© Jean Paul Leclercq 2015 no print no copy

Tous les jours
Tout va bien
Jusque demain
Le jour où ça n'ira plus
Je ne pourrai plus l'écrire
Ce sera la fin des questions
Je saurai enfin combien de temps il reste
Je n'angoisserai plus
Parce que l'avenir sera le présent
D'ici là
Il y a
La vie
À contempler
Et ce mystère
D'être dans moi
En dépit du bon sens

je n'ai pas le coeur à écrire
mais heureusement
ce n'est pas lui qui écrit
ce n'est même pas moi
c'est ma main
et elle ne me demande pas mon avis
au fond
ça m'arrange
il faut bien masquer le temps qui passe
il faut bien sembler remplir
le vide
celui qui reste béant
à la fin
quand toutes les merveilles sont consumées
quand on peut juste parler
de ce qu'elles furent
quand on attend

Je me suis assis partout
J'ai posé mon auguste derrière
Sur les fauteuils en cuir des clubs cosy de
Londres
Sur les chaises en paille tout imprégnées de
l'encens des cathédrales
Sur des tabourets de bars à pirates dans les
bouges innommables de Kowloon Walled
City
Sur mes talons dans le rituel spartiate des
temples japonais
Sur le sol crado des rues de Delhi
Sur les feuilles de bananier des îles à
lagon-mirage
Parmi les fourmis jaunes du Taman Negara
et les forêts de niaoulis
Sur les neiges de l'Himalaya
Sur les banquettes valdinguantes des

jeepneys

Sur un tronc de baobab abattu au bord du
Sahel

Sur la plage de Waikiki juste dans
l'empreinte des fesses de Rita Hayworth
Et dans cette sandwicherie malpropre de
Frisco où Kerouac venait, entre deux
shoots, s'alimenter

Et vous voudriez qu'aujourd'hui je pose
sereinement mon séant sur une chaise
percée ?